
HOMÉLIE VIII.

SAÛL CHERCHANT LES ANESSES DE
SON PÈRE ET TROUVANT UNE COU-
RONNE.

HOMÉLIE SUR I SAM. IX.

Or il y avoit un homme de Benjamin qui avoit nom Kis, fort et vaillant, . . . lequel avoit un fils nommé Saül , jeune homme d'élite et beau , ensorte qu'il n'y avoit aucun des enfans d'Israël qui fût plus beau que lui , et depuis les épaules en haut il étoit plus grand qu'aucun du peuple. Or les ânesses de Kis père de Saül s'étoient perdues ; et Kis dit à Saül son fils : Prends maintenant avec toi un des serviteurs et te lève , el va chercher les ânesses , etc.

M. F., Israël demande un roi, son gouvernement va prendre une forme nouvelle : il touche à cette époque d'un grand changement redoutable pour une nation corrompue , où se mettent

en fermentation les élémens de trouble et de dissolution qu'elle receloit dans son sein. Mais pour un peuple dont les mœurs sont simples et innocentes, pour un peuple religieux surtout, quelle crise est à redouter! Tels étoient encore les enfans de Jacob, malgré cet esprit d'inconstance qui du joug heureux du Seigneur leur faisoit désirer de passer sous un autre joug; l'idée seule de la Providence, de cette Providence visible à leurs yeux, révérée par leurs cœurs, maintient l'ordre et comprime les passions dans ce moment critique. Dieu de son côté, quoiqu'il soit offensé de l'espèce d'infidélité que lui fait son peuple en demandant un autre chef, Dieu par une adorable bonté ne l'abandonne pas et daigne lui choisir un roi.

Notre texte nous offre les premières circonstances de ce grand événement. Au lieu des intrigues, des cabales, des complots de l'ambition; au lieu des mouvemens passionnés et des combats de ceux qui veulent envahir le pouvoir suprême ou le partager entr'eux, vous verrez un Juif d'une naissance obscure élevé au trône sans y avoir aspiré, conduit par un incident peu remarquable auprès du prophète qui doit le nommer roi d'Israël. Mais quelque intéressante que soit déjà cette opposition, ce qui l'est davantage, ce qui mérite surtout de fixer votre

attention, c'est l'intervention de la Providence qui brille d'autant mieux dans cette histoire qu'elle se cache sous les plus foibles moyens: ce sont les grandes et belles instructions que nous pouvons en recueillir. Veuille l'Auteur de toute grâce ouvrir maintenant nos cœurs à sa parole. Amen.

Samuel venoit de déclarer aux Anciens du peuple, que *Dieu leur donneroit ce roi qu'ils s'obstinoient à demander, et que de retour dans leurs villes, ils apprendroient le choix du Seigneur.* Quel moment pour les Hébreux! Quelle attente! La nation tout entière garde un respectueux silence. Le plus grand nombre sans doute n'éprouve que cette émotion qu'excite un désir impatient sur le point d'être satisfait; mais les hommes religieux, les vrais Israélites ressentent une secrète inquiétude. Au lieu de ce Chef divin dont la puissance et la sagesse étoient pour eux un rempart assuré, ils verront à leur tête un homme fragile et sujet à l'erreur comme ceux qui lui seront soumis. Qui sait même si ce Dieu qu'ils ont offensé par leur volage désir, ne leur donnera pas un roi dans sa colère! Qui sait s'il ne se prépare point à les punir de leur demande indiscrete par les maux qui en seront le fruit! Car, M. F., lorsque dans les vœux que nous formons, nous ne comptons

pour rien la volonté du Seigneur; lorsque nous n'avons point égard aux desseins de sa Providence, à la place qu'elle nous assigne, à la route qu'elle nous trace, le châtimement de ces demandes téméraires se trouve presque toujours dans leur accomplissement.

Cependant Dieu se disposoit à exécuter sa promesse. Il destinoit au trône Saül fils de Kis, simple Benjamite, jeune homme parfaitement beau, orné de ces traits aimables et pleins de dignité, de cet extérieur imposant qui parle à l'imagination, s'associe en nous à l'idée des grandes qualités, et que tous les anciens peuples recherchoient dans leurs rois. Une circonstance très-indifférente en elle-même fut l'occasion dont se servit la Providence pour faire connaître au fils de Kis les desseins qu'elle avoit sur lui.

Les ânesses de son père s'étoient égarées, et comme ces animaux étoient précieux dans un pays où ils étoient employés à la culture des terres et servoient de monture aux princes eux-mêmes; Kis avoit chargé son fils de se mettre à leur poursuite accompagné d'un serviteur. Agé heureux où l'on prisoit tous les soins qui appartiennent à la vie champêtre; où plus d'une fois les peuples appelèrent de la charruc le Juge digne de les régir, le Général qui devoit les conduire à la victoire.

Après avoir inutilement parcouru pendant trois jours les campagnes d'Éphraïm et de Benjamin, Saül, craignant que s'il prolongeait son absence, son père n'en conçût des alarmes, se décide à regagner la maison paternelle. *Viens*, dit-il au serviteur qui l'accompagnait, *retournons-nous-en, de peur que mon père ne soit en peine de nous. J'aime à voir ce jeune homme s'arrêter dans la chaleur de la poursuite par la crainte d'inquiéter l'auteur de ses jours, et dire comme Juda : Que je ne voie point l'affliction de mon père (1) !* Il sait qu'un père est prompt à s'effrayer; il connoît le cœur du sien; il veut lui épargner la moindre peine; il veut prévenir tout ce qui pourroit troubler sa paix. Et sans doute lorsqu'il apprendra du prophète à quel rang Dieu l'appelle, l'idée la plus flatteuse qui s'élèvera dans son âme, ce sera celle de la surprise, du ravissement de son père. Ainsi le guerrier le plus vertueux de l'ancienne Grèce disoit en parlant de ses victoires : *Ce qu'elles ont de plus doux pour moi, c'est que mes parens vivent encore, et qu'ils jouiront de ma gloire.*

Honneur au jeune homme qui fait entrer ainsi l'idée de son père dans toutes ses actions, dans

(1) Genès. XLIV, 34.

tous ses projets! Honneur au fils bien né dont le cœur est animé de cette tendresse filiale à laquelle on a donné le beau nom de piété, parce que semblable au sentiment qui nous unit au Créateur, composée de respect et d'amour, elle règle aussi toutes nos actions par la crainte d'offenser celui qui en est l'objet! Un tel fils voit dans son père le représentant de la Divinité dont le seul regard, le seul souvenir suffit pour le retenir dans le sentier de la vertu. Séduit par les illusions de la jeunesse, emporté par la fougne des passions, est-il près de s'égarer! Une idée se présente à son esprit; un tableau se trace à ses yeux, qui soudain l'arrête et le rend à lui-même; c'est celui d'une mère en pleurs, d'un père respecté dont il feroit *descendre avec amertume les cheveux blancs dans le tombeau* (1). Quel frein que cette pensée! Celui qui peut lui résister ne sera pas retenu par des motifs d'un ordre supérieur : on peut lui appliquer les paroles d'un Apôtre et dire de lui : *S'il n'aime pas son père qu'il voit, comment aimeroit-il Dieu qu'il ne voit point* (2)?

Ici je ne m'adresserai point à ces enfans dénaturés qui peuvent abreuver de tristesse ceux qui leur ont donné la vie, qui sont faits à supporter l'idée

(1) Gen. XLIV, 31.

(2) Jean IV, 20.

l'idée des peines dont ils empoisonnent leurs jours, qui sont accoutumés à voir de sang-froid le spectacle de leur douleur. Que dirois-je à des êtres endurcis et féroces? Il faudroit, pour en être entendu, que la nature eût encore quelques droits sur leur cœur. Elle s'y réveillera peut-être, mais trop tard. Elle s'y réveillera pour leur supplice, lorsque leur victime reposera dans la tombe. Je veux parler à ces jeunes gens plus inconsiderés qu'insensibles qui rougiroient, je veux le croire, de se rendre coupables envers leurs parens d'un outrage grossier, d'une désobéissance grave, mais qui ne connoissent pas le soin religieux de prévenir leurs craintes, qui regardent peut-être comme une contrainte importune cette tendre sollicitude avec laquelle ils veillent sur eux, qui se jouent peut-être de leurs alarmes avec une cruelle légèreté. Insensés! leur dirai-je, ignorez-vous donc la force du sentiment qui les attache à votre sort? Oubliez-vous que vous êtes la partie la plus sensible d'eux-mêmes, et que les malheurs les plus terribles pour eux seroient vos propres malheurs? Hélas! tandis que sans être retenus par la crainte de les affliger vous vous exposez à mille dangers en courant où la passion vous appelle, ils comptent les heures; ils gémissent solitaires; ils vous suivent par la pensée; ils se peignent avec

angoisse les funestes conséquences de vos démarches, et tout occupés de l'ingrat qui les délaisse, ils pensent avec effroi qu'il va se perdre en s'éloignant d'eux... Mais qui pourroit peindre avec assez d'énergie les alarmes de l'amour paternel? Jeunes gens, jeunes gens, lisez vous-mêmes dans le cœur de vos parens : occupez vos pensées de ce qu'ils sentent, de ce qu'ils souffrent, vous comprendrez alors combien vous leur devez de ménagemens et de tendresse; vous craindrez par dessus tout de les affliger.

En applaudissant à la réflexion de Saül, son serviteur lui propose encore une tentative, c'est d'entrer dans Rama dont ils sont près, pour consulter sur l'objet de leurs recherches Samuel, cet homme de Dieu si célèbre par sa sagesse et ses lumières.

On seroit d'abord tenté de croire qu'il y a dans cette idée quelque mélange de superstition, que c'est dégrader le prophète et rabaisser son ministère, de le consulter sur des objets de cette nature; mais en y réfléchissant mieux; en considérant que dans nos Livres Saints nous voyons souvent les Envoyés du Seigneur consultés pour des objets du même genre, et que Samuel lui-même prévint la demande de Saül loin d'en paroître offensé, on conçoit que Dieu qui, comme Chef suprême des Juifs, avoit voulu qu'un

oracle toujours subsistant au milieu d'eux leur fournît les moyens de connoître sa volonté, par une suite de la même condescendance daigna permettre qu'on interrogeât ses prophètes, même sur des objets d'un intérêt temporel et particulier. Il vouloit ainsi s'accommoder au génie d'un peuple grossier. Il vouloit préserver ce peuple du danger de retomber dans l'idolâtrie en consultant les faux oracles des Païens. Il vouloit le guérir par degrés du malheureux penchant qu'il avoit apporté d'Égypte pour la magie et l'art des devins.

Penchant tout à la fois impie et ridicule! Comment se peut-il qu'on en retrouve quelques traces chez les Chrétiens? Comment l'Évangile qui a rendu populaires, pour ainsi dire, la raison et la véritable philosophie, n'a-t-il pas dissipé ce reste de la barbarie des anciens temps? N'en soyons pas surpris. Si la superstition qui régna jadis sur l'univers conserve de nos jours quelque empire, c'est sur ceux qui ne connoissent cet Évangile qu'imparfaitement ou sur ceux qui le rejettent. C'est une chose en effet bien remarquable que le siècle passé, ce même siècle où l'on a tant déclamé contre les préjugés, ce siècle caractérisé par l'orgueil de la raison porté jusqu'au délire, fut marqué par des traits d'une honteuse crédulité. On vit des hommes qui

refusent de croire que Dieu ait parlé dans la révélation, consulter les devins, évoquer les esprits, se figurer qu'ils entendoient parler les morts et conversoient avec eux. C'est que l'homme est dominé par le besoin de croire. Un instinct secret l'avertit qu'il est des vérités supérieures à son intelligence, importantes à son bonheur. Cet instinct lui fut donné pour le conduire à la foi : s'il trompe sa destination, égaré par l'orgueil; s'il refuse de soumettre son esprit aux vérités que Dieu daigna nous révéler, il deviendra la dupe de l'imposture ou le jouet d'une imagination déréglée.

Saül se rend à la proposition de son compagnon de voyage, soit que partageant son opinion il saisisse avec empressement le moyen de sortir d'embaras, soit qu'un sentiment inspiré par la Providence, le dirige et l'attire auprès du prophète : *Tu dis bien*, répond-il à ce prudent serviteur. Il écoute avec bonté son conseil; il l'en remercie; il n'hésite pas à le suivre.

Heureux les domestiques qui par leur fidélité, leur zèle, la droiture de leur jugement ont acquis le droit de faire entendre quelquefois leur avis et de tenir une place parmi les membres d'une famille au milieu de laquelle ils ont vieilli! Heureux les maîtres qui savent se rapprocher de ceux qui les servent, par cette bonté mêlée de

ondescendance et de dignité qui fait naître à la fois le respect et l'amour ! Mais qui peut former de tels hommes ? Qui peut embellir par l'affection cette relation de maître et de serviteur, qui sans cette affection ne seroit qu'une guerre intestine ? Dans ces jours de civilisation excessive, qu'on peut regarder comme la vieillisse des peuples, qui rajeunira la terre ? Qui saura rendre à nos mœurs cette belle simplicité, cette simplicité patriarcale que nous admirons dans l'histoire des premiers âges ? Nous avons vu de prétendus sages s'annoncer comme destinés à produire cette réforme ; mais leurs maximes impies, leurs dangereux principes dont il étoit trop aisé d'abuser, n'ont fait qu'armer les hommes les uns contre les autres et briser tous les liens de la société. Il n'appartenoit qu'à la religion, il n'appartenoit qu'à l'Évangile de nous rapprocher mutuellement, sans troubler l'ordre social, de nous unir véritablement, en réfléchissant sur le front de nos supérieurs quelques rayons de la Divinité, et nous faisant respecter leurs droits comme émanés de Dieu même ; en nous présentant d'un autre côté ceux qui dépendent de nous, non-seulement comme les enfans de ce Père universel qui *d'un seul sang créa tout le genre humain* (1), mais aussi comme nos frères en Jésus-Christ.

(1) Act. XVII, 26.

Cependant une nouvelle réflexion retient Saül: *Si nous allons, s'écrie-t-il, que porterons-nous à l'homme de Dieu?* Ce n'est pas qu'il crût devoir payer Samuel, comme pour une œuvre mercenaire; mais c'étoit un usage établi dans tout l'Orient de ne point se présenter devant des personnes qu'on révéroit sans leur offrir quelque don comme un tribut qu'on payoit à leur rang, ou comme un signe de vénération pour leur personne. On n'abordoit pas les Monarques eux-mêmes sans leur en présenter, et quelque chétif que fût le don, il n'en étoit pas moins regardé comme un hommage. Saül dans cette occasion, pense plus à l'usage qu'au désintéressement de Samuel, si bien dépeint dans le noble temoignage qu'il put se rendre à lui-même en déposant son ministère, et auquel tout le peuple applaudit (1). Pénétré de respect pour ce grand homme, le jeune Israélite craint de manquer aux égards qui lui sont dus. Il lui destine pour offrande une petite pièce d'argent qui lui reste, et ne doute pas que malgré son peu de valeur, le sentiment avec lequel il la présente ne la fasse agréer favorablement.

Sur le point d'entrer à Rama, il apprend que ce jour-là même on attend le prophète qui vient

(1) 1 Sam. XII, 5.

pour assister au sacrifice qu'on alloit offrir, et pour prendre part au festin sacré où l'on mangeoit une partie de la victime en signe de communion avec Dieu. Samuel, comme le personnage le plus distingué, devoit présider au sacrifice, c'est-à-dire, prononcer les prières religieuses qui le précédoient, qui l'accompagnoient, et bénir le repas religieux qui le suivoit. C'est ainsi que notre divin Maître remplissoit le même office au milieu de ses disciples ou des convives parmi lesquels il daignoit s'asseoir.

Elle étoit sacrée pour les Juifs cette coutume respectable de commencer et de finir ses repas en s'élevant au Souverain Dispensateur de tous les biens. Il est doux de se trouver dans ces familles où elle se conserve et se transmet de génération en génération, où l'on voit un aïeul vénérable aux cheveux blanchis présenter au nom de tous le tribut de la reconnoissance. On sent que l'on est parmi des Chrétiens, parmi des frères : peut-être ne s'est-on pas encore adressé la parole, et déjà l'on se connoît sur les points les plus essentiels et les plus chers, et déjà l'on goûte le charme de cette sympathie religieuse, le plus doux des sentimens. Hélas! comment se fait-il qu'on éprouve si rarement cette joie? Comment se fait-il, je vous le demande, qu'un usage si naturel, si juste soit

presque perdu dans plusieurs familles? Ah! je veux le penser, il y a dans cet oubli plus de légèreté que d'ingratitude et d'irréligion. Qu'ils sont infortunés ceux qui rougissent de remercier le Seigneur de ses bienfaits, de bénir ce Dieu qui, *pour soutenir le cœur de l'homme, fait sortir le pain de la terre* (1); qui commande aux différentes saisons de nous offrir mille productions variées! Trouveroient-ils donc plus doux et plus honorable de se repaître comme la brute qui se jette sur les fruits de la terre sans lever les yeux vers le Ciel? Voudroient-ils bannir de leurs maisons tout vestige de piété? Plaignons, M. F., plaignons ceux qu'aucune de leurs actions, aucune de leurs habitudes ne rappelle à celui qui les forma. Plaignons-les, et faisons gloire de remplir en leur présence un devoir sacré. Adressons-leur du moins ce reproche muet de l'oubli où ils vivent du Bienfaiteur Suprême. Montrons nous ainsi les disciples de ce Jésus que l'on vit toujours rendre grâces avant de rompre le pain, et qui nous donne dans l'Écriture ce beau précepte : *Soit que vous mangiez ou que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu* (2).

Certain de trouver le prophète, Saül monte

(1) Ps. CIV, 14, 15.

(2) 1 Cor. X, 31.

à la ville, et le rencontre en effet au moment où il sortoit de sa maison. Samuel le reçoit avec bienveillance; il voit avec intérêt ce jeune homme, l'attente d'Israël : son extérieur aimable, le choix du Seigneur qui justifie l'impression favorable qu'il reçoit à sa vue, tout concourt sans doute à mettre dans son cœur pour Saül ce tendre attachement qu'il lui conserva même dans ses disgrâces. Il l'invite au repas sacré qui doit terminer la solennité de ce jour, et après l'avoir rassuré sur l'objet de son voyage, il cherche à lui faire comprendre que des objets d'une plus haute importance doivent l'occuper désormais, et lui fait pressentir sa grandeur future? *Vers qui tend tout le désir d'Israël*, lui dit-il? *N'est-ce pas vers toi et vers la maison de ton père?* Étonné de ce langage flatteur auquel il étoit loin de s'attendre, Saül y répond avec une aimable modestie : *Ne suis-je pas de la moindre tribu d'Israël, et ma famille n'est-elle pas la plus petite de toutes les familles de Benjamin? Pourquoi m'as-tu tenu de tels discours?* Le prophète ne s'explique pas davantage, mais plaçant Saül à table à son côté, il fait servir devant lui la portion la plus estimée de la victime, celle que dans ces anciens temps on réservait toujours aux convives qu'on vouloit honorer. Cette attention et tous les égards qu'il a pour lui répondent

aux espérances dont il l'a flatté. Il l'amène ensuite sur la terrasse qui, suivant l'usage du pays, formoit le toit de la maison; là ils ont ensemble un long entretien. Après avoir pris quelques heures de repos, Saül part enfin accompagné du prophète qui se préparoit à l'oindre de la part de l'Éternel.

Je finis ici l'explication de mon texte : il est temps de nous occuper des réflexions que fait naître ce trait de nos Saints Livres.

1.^o Sous quel aspect intéressant Saül s'offre à nous aujourd'hui, M. C. F. ! Un extérieur plein de noblesse et de grâce annonce ses heureuses dispositions : modeste et sans ambition quoique jeune et vaillant, *petit à ses propres yeux*, suivant une expression de l'Écriture (1), il s'étonne de l'accueil distingué qu'il reçoit de l'homme de Dieu, et dans ce moment même où l'élection prochaine du roi promis aux enfans de Jacob a dû faire éclore tant de vœux inconsidérés, il semble qu'il n'ait point laissé égarer ses pensées, qu'il n'ait point rêvé les grandeurs, qu'il n'ait pas même imaginé qu'il pût monter sur le trône; il se refuse à cette espérance lorsque Samuel la fait briller à ses yeux. Les soins champêtres, les affections naturelles, le bonheur do-

(1) 2 Sam. VI, 22.

mestique paroissent suffire à son âme tranquille et pure : bon fils , bon maître , plein d'un respect religieux pour le prophète , ne vous paroît-il pas digne à tous égards d'être choisi par le Seigneur ? Hélas ! sous quel point de vue différent il se montrera bientôt ! Est-ce donc là ce même Saül que l'orgueil et la présomption devoient égarer un jour jusqu'à violer les ordres du Seigneur qui l'avoit établi sur Israël ? Est-ce là ce même Saül que vous verrez insensible aux relations les plus tendres , aux titres les plus sacrés ; persécuteur acharné de l'époux de sa fille , de l'oint du Seigneur ; tourmenté par une jalousie sombre et cruelle , possédé par les Furies ? Grand Dieu , tel est donc l'effet d'un changement de fortune ! O qu'elle est redoutable cette épreuve à laquelle Saül appelé , choisi par Dieu lui-même , ne sut pas résister ! Elle peut corrompre l'âme. Elle peut la dénaturer , la perdre.

Vous que le Ciel plaça loin de ces hauteurs bordées de précipices , ah ! bénissez -le d'avoir ainsi protégé votre innocence. Bénissez -le de vous avoir tracé une route plus facile et plus sûre. Craignez d'en sortir. Arrachez de votre cœur avec sollicitude , avec frémissement et les pensées vaines et les désirs inquiets. Songez que si l'élévation est à craindre , si elle peut éblouir , troubler la vue et causer une chute fu-

nesté, c'est surtout pour celui qui n'y fut pas accoutumé de bonne heure. Songez que s'exposer à une épreuve redoutable sans y être appelé par la volonté de Dieu, ou plutôt malgré cette volonté, en trompant la bonté céleste qui vouloit nous l'épargner, ce seroit se rendre indigne de ses secours, se jeter dans un péril certain. C'est alors que s'accompliroit cette parole : *Celui qui aime le danger périra dans le danger.*

2.^o Mais élevons-nous, Chrétiens, élevons-nous à la considération de cette Providence qui régit l'univers, de cette Providence qui se montre ici d'une manière si sensible et comme à l'œil.

Saül croit n'obéir qu'à son père; il croit errer au hasard dans les plaines de Benjamin; et chacun de ses pas est compté; et sans qu'il le soupçonne, il est conduit vers le prophète qui l'attend pour le couronner. Ainsi l'on vit Joseph suivre, en versant des larmes, ces marchands auxquels des frères inhumains l'avoient livré, et sous l'habit d'un esclave, entrer dans cette Égypte qui devoit être sauvée par sa prévoyance et soumise à son pouvoir. Ainsi tout occupée du soin d'abreuver ses troupeaux, Rébecca s'avançoit dans la campagne où elle alloit rencontrer le serviteur fidèle qui devoit la conduire au fils de la promesse, à cet Isaac choisi de Dieu pour être son époux.

Ainsi Marie part de Nazareth, croyant n'obéir qu'à l'ordre de César-Auguste, et craignant peut-être d'être surprise durant son voyage par les douleurs de l'enfantement. Mais tous ses pas sont comptés; elle doit arriver à Bethléhem afin que s'accomplissent les prophéties, parce que c'est là que doit naître le Christ, *le Conducteur d'Israël, Celui dont les issues sont d'ancienneté, dès les jours éternels* (1)... o Providence!

S'il est une époque, M. F., où les hommes doivent la reconnoître et l'adorer, c'est sans doute l'époque où nous vivons, cette époque où pour le salut de l'Europe, nous l'avons vue multiplier les merveilles de son pouvoir et renouveler les prodiges anciens. Mais sans parler aujourd'hui de ces grands intérêts, de ces grands événemens qui nous ont si vivement émus, et pour me borner au genre d'exemple que mon texte fournit, qui de nous dans l'histoire secrète de sa vie ne reconnoitra pas que les événemens les plus intéressans peut-être pour son bonheur furent amenés par quelque circonstance imprévue, par quelque incident qui sembloit l'effet du hasard? Grand Dieu, ce hasard c'étoit toi; c'est toujours toi; partout c'est toi! Dans quelque lieu que j'aïlle, c'est toi qui m'y conduis: quels que soient mes

(1) Michée V, 2.

projets, c'est toi qui les déconcertes ou qui leur donnes une heureuse issue : quels que soient les biens ou les maux qui m'arrivent, c'est toi qui les envoies ou les permets ! *L'homme délibère, dit l'Écriture, mais il est dirigé par l'Éternel. La route que l'homme tient ne le conduit pas toujours où il vouloit aller ; ses démarches sont réglées par l'Éternel ; et comment l'homme connoitroit-il parfaitement le chemin qu'il doit suivre (1) ?*

Quelle est admirable cette Providence qui revêt les lys des champs, compte les cheveux de notre tête, embrasse les détails et l'ensemble, ordonne les plus petites comme les plus grandes choses, veille sur le sort du pauvre dans sa chaumière et donne des rois aux nations ! Si le Maître du monde nous paroît grand lorsqu'il assemble les orages sur nos têtes, lorsque dans ces régions de l'air où tous les potentats réunis ne pourroient élever la moindre vapeur, exercer la moindre influence, nous voyons par sa volonté les nuages menaçans se combattre et l'éclair sillonner l'horizon ; s'il nous paroît grand lorsque dans le silence d'une belle nuit nous parcourons l'étendue des cieus, les feux innombrables dont il sema le firmament, il me semble que mon

(1) Prov. XVI, 9. XX, 24. Jérém. X, 23.

cœur est pénétré, saisi d'un respect plus religieux encore, d'une admiration plus vive et plus profonde lorsque je vois en lui l'Arbitre de nos destinées, Celui qui tient le fil de tous les événemens, et qui, sans gêner notre liberté, fait servir toutes nos démarches, à notre inscu, quelquefois malgré nous-mêmes, à l'accomplissement de ce qu'il a déterminé.

Hé quoi! je vais là; je crois atteindre le but que je me propose; et c'est un tout autre effet, c'est l'effet le plus inattendu peut-être qui doit en résulter! Une nouvelle carrière va peut-être s'ouvrir devant moi! O quelle terreur doit inspirer cette idée à celui qui ne trouve pas dans son cœur l'heureux droit de se confier en la bonté divine! Quelle terreur elle doit inspirer au coupable qui dans l'Arbitre de l'univers ne peut voir que l'Être infini dont il a provoqué la vengeance, qu'un pouvoir ennemi qui le poursuit et l'environne! Quelle terreur elle peut inspirer encore cette idée à celui qui n'adore pas le Dieu de l'Évangile, qui dans le Maître du monde n'est pas assuré de trouver le Père compatissant des humains, le Dieu des miséricordes! Enveloppé d'une chaîne qu'il ne peut briser, il lutte contre une force inconnue, irrésistible; il voit les événemens les plus redoutés s'accomplir par les obstacles même qu'il leur oppose! Fatalité,

destinée, noms affreux que les anciens donnoient à ce pouvoir absolu dont ils ignoroient la source, voilà ce qu'est la Providence, la Providence, nom si doux et si touchant, voilà ce qu'elle est pour l'incrédule et pour l'impie!

Ah! M. F., que ne devons-nous pas à ce Jésus qui nous montre un père, le meilleur des pères dans celui qui dirige l'univers! O qu'il est doux pour ses disciples de le trouver partout ce père tendre, d'être toujours guidé par sa main bienfaisante, et dans toutes les situations de la vie, dans celles qui excitent nos craintes comme dans celles qui flattent nos désirs, de pouvoir toujours se confier dans la sagesse et l'amour de son Dieu, de pouvoir toujours se dire: *Celui, qui nous a donné son Fils, ne nous donnera-t-il pas toutes choses avec lui* (1)!

Arbitre de nos destinées, Toi devant qui notre âme se prosterne et s'anéantit, que te dirons-nous? Voilà, la prospérité ou l'infortune, la gloire ou l'humiliation, le calme ou les orages, les succès ou les revers, tout vient de toi. Ah! dans quelque situation que tu nous places, à quelque sort que tu nous appelles, que notre première pensée, notre première étude soit de pénétrer tes vues sur nous et d'y répondre. Alors, Seigneur la prospérité

(1) Rom. VIII, 32.

prospérité n'aura pour nous plus d'accueil, l'adversité plus d'amertume, et nous reposant dans ton sein paternel, nous attendrons avec confiance la suite des événemens; nous éprouverons que *toutes choses tournent au bien de ceux qui t'aiment* (1). Ainsi soit-il.

(1) Rom. VIII, 28.